

ROMAN

JEAN - LUC CORREARD



# L'OMBRE DU LEGAT

EDITIONS VERBEEENLIBERTE

ISBN 978-2-9533868-7-5



9 782953 386875

**Rome, Palais de Latran, novembre de l'an 1207,**  
résidence du pape.

La nuit venait à peine de tomber sur la ville éternelle et seul, sous la lumière des candélabres, dans la salle du conseil restreint, un homme arpentait nerveusement le sol de marbre blanc. Les lourds rideaux pourpres qui ornaient les petites fenêtres vénitiennes avaient été tirés et la garde rapprochée, qui assurait d'ordinaire la protection de ce puissant personnage, avait été réduite à deux officiers. L'homme attendait depuis une demi-heure les trois conseillers qu'il avait convoqués en urgence et sa patience commençait sérieusement à s'éroder. Personne en ce bas monde ne pouvait se permettre de faire attendre le pape, surtout lorsqu'il était contrarié.

Lotario di Segni était un homme hors du commun pour de multiples raisons. Issu d'une famille de la noblesse italienne, il avait fait des études poussées à Rome, avant de compléter ses connaissances linguistiques, politiques et théologiques en France. Comme beaucoup de ses prédécesseurs, il maîtrisait plusieurs langues, tous les arcanes des sciences religieuses et savait faire preuve, lorsque la situation l'imposait, d'un redoutable sens politique. A la mort de son prédécesseur, Célestin III en 1198, l'Eglise romaine avait connu une longue série de papes séniles voire moribonds et donc incapables d'apaiser les dangereuses tensions qui menaçaient l'Europe d'implosion. En cette même année et comme le voulait une tradition séculaire, le Sacré Collège avait été réuni et contrairement à toute attente, il avait été élu successeur au trône de Saint Pierre par ses

pairs, devenant ainsi à trente huit ans, l'un des plus jeunes papes de l'histoire de la chrétienté.

Doté d'une grande intelligence, il n'en était pas moins d'un tempérament fougueux et demeurait un théocrate convaincu. Pour lui, le pouvoir qu'il détenait lui venait directement de Dieu et partant, sa mission était de gouverner sur les âmes, tandis que celle des grands de son époque se limitait à régner sur les hommes. Par conséquent, empereurs, rois, princes et autres dépositaires du pouvoir temporel ne pouvaient être que ses vassaux et lui devaient une obéissance absolue.

En quasiment dix ans de règne, il avait fait plier les monarques les plus puissants d'Europe en jetant l'interdit sur leur royaume ou en les frappant d'excommunication. Cet homme, qui faisait trembler le monde chrétien, venait de relire les parchemins du rapport sur la situation de l'Eglise romaine en Occitanie que lui avait fait parvenir son légat, Pierre de Castelnau.

Un des officiers de garde entrouvrit la porte de la salle du conseil et annonça l'arrivée des visiteurs. Innocent III, d'un geste d'énervement, ordonna qu'on les introduise. Les trois prélats s'avancèrent, se prosternèrent respectueusement et le pape les invita à s'asseoir dans les confortables sièges qui bordaient le devant de son bureau, avant de prendre place lui-même dans son fauteuil de travail. Se trouvaient en face de lui, l'archevêque Luigi di Moglio, spécialiste des questions politiques, l'archevêque Arnaud Amaury, Duc de Narbonne et l'abbé François de Cluny, supérieur de l'abbaye de Cîteaux, spécialiste de la liturgie et du dogme cathare.

- Messeigneurs, Père, commença le pape d'un ton glacial, Pierre de Castelnau, mon légat en Occitanie, vient de me faire parvenir un rapport alarmant sur la situation de notre sainte Eglise en ces terres hostiles. Tout d'abord, en comté de Toulouse et, notamment dans le Lauragais, il m'informe que l'hérésie a pignon sur rue et que prêtres, moines et prélats sont contraints de se terrer pour éviter les insultes voire même, des atteintes à leur intégrité physique. Dans les vicomtés de la famille Trencavel, à Carcassonne, Albi, Béziers et le Razès, le rapport indique que le jeune vicomte affiche de façon ostentatoire un soutien sans faille aux hérétiques. Des églises et des monastères y ont été brûlés, mis à sac et des prêtres ont même été menacés. En terre de Foix pour finir, quoique le comte se targue d'être un bon chrétien et ne pas partager l'adhésion de sa sœur au dogme cathare, c'est là que les exactions les plus graves ont été commises.

Innocent III se leva et déambula quelques instants dans la salle. Aucun de ses trois interlocuteurs ne bougea. Le pape semblait réfléchir et il ne faisait pas bon interrompre un Innocent III en colère. Il fit encore quelques pas, puis poursuivit tout en marchant.

- L'escorte de Pierre de Castelnau a récemment découvert l'abbaye de Saint Sornin de Pamiers en flammes et dans ses décombres, une poignée de moines terrorisés. Le reste de leurs frères avaient été égorgés. Leur chanoine m'a t'on rapporté a même été dépecé, décapité puis crucifié sur la porte de la chapelle. Les survivants, traumatisés comme vous pouvez aisément l'imaginer, n'ont donné que quelques indices sans grande valeur. Ils ont parlé d'un groupe de

chevaliers et de mercenaires en armes dont ils ne connaissaient ni les noms, encore moins la provenance, pas plus que leurs motivations. Ils ont expliqué que ces hommes avaient été accueillis, logés puis nourris sur ordre du chanoine, et qu'ils semblaient être de pieux chrétiens car ils avaient suivi l'office de midi avec force dévotion. Toujours d'après leurs témoignages, la tuerie n'aurait commencé qu'en milieu d'après-midi, après que le chanoine Jean eut passé un long moment en leur compagnie.

- Evidemment poursuivit le pape, le comte Ramon a fait part de sa plus vive émotion à notre légat et promis de mettre en œuvre tout ce qui était en son pouvoir pour retrouver et châtier, avec la plus grande sévérité, les auteurs de ce massacre. Cependant a-t-il précisé, il lui paraît tout à fait improbable qu'un quelconque de ses sujets ait participé de manière plus ou moins directe à pareille ignominie. Il gage plutôt sur un acte isolé, perpétré par une bande de mécréants venus d'une frontière proche de son comté. Il a réitéré pour finir et vous vous en doutez, sa soumission sans réserve à l'Eglise de Rome et à moi-même.

Innocent III interrompit son récit pour rejoindre son bureau. Il reprit place dans son fauteuil, puis observa intensément ses auditeurs. Les trois prélats étaient comme tétanisés. Au bout de quelques minutes d'un pesant silence, Arnaud Amaury tendit une main comme pour amorcer la conversation, mais d'un geste sec, le pape le coupa et reprit la parole.

- A la suite de ces préoccupantes nouvelles, j'ai décidé de changer les objectifs de la mission et l'étendue des pouvoirs que j'avais attribués à Monseigneur Pierre de Castelnau. En

premier lieu, il doit se rendre auprès du comte de Toulouse qui, depuis des années, malgré nos remarques incessantes et nos admonestations, persiste dans une attitude laxiste vis-à-vis de l'hérésie. Ensuite il visitera les deux puissants seigneurs que sont le comte de Foix et le vicomte de Carcassonne. Je lui ai donné pouvoir d'excommunier quiconque refuserait de l'assister dans sa lourde mission de restaurer pleinement l'autorité de l'Eglise et ce, quels que soient les moyens qui lui paraîtront nécessaires d'utiliser.

Innocent III s'interrompit un instant encore, puis il fixa de son regard d'acier l'abbé François de Cluny.

- Mon fils reprit-il soudain, d'une voie plus paternaliste que précédemment, vous possédez, m'a-t-on dit, une grande science dans le domaine des hérésies qui ont parsemé indistinctement les terres de la chrétienté. Pouvez-vous me résumer succinctement quelle théologie maléfique guide l'esprit de ces cathares et pourquoi, à la différence de beaucoup d'autres déviations spirituelles, nos meilleurs prêcheurs n'ont-ils pu éradiquer cette pandémie ? Pour conclure, vous me donnerez votre opinion sur les exactions que je viens de vous relater.

Le regard des deux prélats et celui du pape se fixèrent sur le malheureux abbé. Les yeux baissés, François de Cluny avala sa salive, respira profondément pour essayer d'endiguer la panique qui commençait à l'envahir, joignit ses deux mains comme s'il cherchait une inspiration divine, puis leva les yeux et commença en balbutiant.

- Saint-Père, avec votre permission, je répondrai dans le désordre à vos questions. En premier lieu, concernant les

abominations dont vous nous avez fait le pénible récit, je crois pouvoir affirmer qu'en aucun cas elles ne peuvent être le fait de ces cathares, tout du moins de ceux qui appliquent le dogme, celui-ci interdisant formellement l'usage de la force et cela pour quelque motif que ce soit. J'ajoute, en substance, que l'utilisation, la possession et même le simple port d'une arme leur est strictement interdit.

- Cela m'amène à penser que ces crimes odieux perpétrés contre l'Eglise, sont plutôt le fait de petits nobles locaux, vassaux des seigneurs dont vous avez cité les noms, voire peut-être, de ces hauts personnages qui reprennent certains préceptes du catharisme à leur propre compte et manipulent ainsi une masse globalement inculte voire analphabète par l'interprétation douteuse qu'ils en font. Mais nous reviendrons plus tard sur la nature de ces préceptes.

- Concernant les causes de nos difficultés notoires à circonscrire par le débat théologique l'hérésie cathare, il me paraît, du moins de par ma connaissance actuelle de la situation et des comptes rendus établis par nos frères Dominicains, que le problème n'a rien de commun avec, disons, les déviations de la foi que nous avons eues à connaître jusqu'à ce jour. D'une façon générale, les déviants que j'ai eus à traiter, ainsi que ceux interrogés par les tribunaux ecclésiastiques, étaient pour la plupart d'entre eux des petits groupes de pauvres gens, le plus souvent bernés par les propos et promesses d'un ou, tout au plus, d'une poignée d'illuminés. Dans la majorité des cas, un débat public avec l'un de nos doctes prêcheurs suffisait à démasquer l'ineptie et entraînait la dissolution du groupe d'adeptes. Plus rarement, et c'est heureux, quelques mesures coercitives suffisaient à faire abjurer les plus récalcitrants.

François de Cluny se tut quelques instants. Les prélats n'avaient lui semblait-il, manifesté aucune improbation. Le pape avait griffonné quelques notes et n'avait montré aucun signe d'agacement ou d'empressement. L'abbé reprit un second souffle, leva les yeux quelques secondes puis reprit son monologue.

- Les cathares ne sont rien de tout cela. Nous sommes confrontés avec ces gens à une véritable contre-église, certes peu structurée, mais ayant en son sein des prêcheurs, des évêques et, m'a-t-on dit, un pape. Ils disposent de nombreux adeptes et plus encore de sympathisants qui, sans se plier en totalité à la rigidité de vie qu'impose le dogme, en acceptent du moins les préceptes fondamentaux.

- Venons-en maintenant Votre Sainteté, Messeigneurs, au dogme lui-même. Il est la synthèse de la longue maturation d'un ensemble de courants de pensées dont les origines semblent remonter à la nuit des temps.

- Le fondement de ces divers courants semble avoir pris naissance, bien avant la venue de notre Seigneur Jésus-Christ, sur les hauts plateaux de la Perse antique à l'initiative d'un moine ou plus exactement d'un ascète du nom de Zoroastre (Zarathoustra NDL). Le postulat de départ paraît être le suivant : Dieu étant la puissance absolue, la sagesse infinie, l'intelligence incommensurable et la miséricorde ineffable, comment aurait-t-il pu créer un monde imparfait et mauvais, dans lequel dominant les inégalités, la souffrance et les autres avatars de l'existence terrestre ? En résumé, comment Dieu peut-il être à la fois bon et mauvais, puisque la notion du bien, sacralisée au plus haut degré de l'échelle des valeurs humaines, est l'essence même de Dieu ?



François de Cluny laissa quelques secondes à son auditoire pour assimiler ces données fondamentales, puis poursuivit.

- Selon les initiateurs de cette théologie, Dieu lui-même serait le siège de deux entités antagonistes. Evidemment, en quasiment deux millénaires d'existence, du fait du brassage des populations lié aux guerres et au commerce, ce concept dualiste a subi des évolutions et des mutations, dont les plus marquantes restent celles des Manichéens, des Pauliniens, et plus récemment des Bogomiles dont nos frères des tribunaux ecclésiastiques ont stoppé la désastreuse influence il y a peu.

- A partir de cette ligne de pensée, la dogmatique cathare devient assez floue car deux tendances principales s'affrontent. La plus radicale soutient l'existence éternelle de deux entités divines, la première, un Dieu du bien régnant sur les âmes, elles-mêmes éternelles, la seconde, un Dieu du mal, créateur et maître de la matière dans laquelle ces âmes sont enfermées, matière qui par nature est destinée à disparaître un jour, laissant ainsi ce Dieu du mal, vaincu par le premier, seul dans l'infini du néant.

- La seconde tendance, plus modérée, pense que le pouvoir maléfique est l'apanage d'un ange déchu, voire d'un antéchrist mortel, dont la puissance est limitée et qui, tôt ou tard, sera détruit par le Tout Puissant. Le tronc commun de ces deux courants reste cependant que toute création matérielle demeure imparfaite puisque issue d'une force satanique. Partant de là, le but suprême d'un cathare est donc, du fait qu'il croit en la métempsycose, de se réincarner dans des êtres vivants, humains ou animaux jusqu'à atteindre la pureté parfaite qui lui permettra ainsi d'échapper définitivement à l'emprise de la matière que constitue sa

prison de chair et par conséquent aux griffes du malin, la mort étant pour lui une forme de libération.

- C'est la raison pour laquelle Saint-Père, ces gens réfutent toute forme de hiérarchie sociale ou religieuse, tout concept de possession ou de propriété qui, pour eux, se résument à une vue matérialiste donc démoniaque des choses. Ils condamnent l'abattage des animaux et la consommation de leur chair car, affirment-ils, elle est susceptible de renfermer une âme en cours de perfectionnement. Il en est de même pour la procréation qui fournit, pensent-t-ils, une réserve de prison de chair à Satan. Pour finir, ils nient farouchement l'incarnation et la crucifixion de notre Seigneur car, dans leur esprit, Dieu n'aurait jamais permis que l'on assassine son fils. Le Christ pour eux s'est rendu visible et les Romains n'ont crucifié qu'une ombre. De fait, pour les cathares, toute la liturgie et les sacrements de notre sainte Eglise ne sont que sortilèges et manipulations.

L'abbé François se tut et un silence pesant s'installa dans la salle. Le pape, l'air absent, tournait et retournait la plume dans son encrier. Innocent III réfléchissait.

- Vous avez affirmé, mon fils, que ces hérétiques ne présentaient pas un danger n'est-ce pas, interrogea calmement le pape.

- Je parlais d'un point de vue militaire Votre Sainteté, répondit maladroitement le malheureux moine dont le visage avait viré à l'écarlate.

- Sachez mon fils, que la manipulation et l'endoctrinement des masses, présentent souvent un danger infiniment plus redoutable que celui des armes. Je vous remercie néanmoins

pour ces informations qui me seront, à n'en pas douter, fort utiles.

Sa Sainteté délaissa soudain l'abbé au bord de la crise d'apoplexie pour jeter son dévolu sur l'archevêque di Moglio. Sa question fut aussi brève que tranchante.

- A votre avis Monseigneur, pouvons-nous déclencher une croisade contre cette hérésie qui gangrène actuellement l'Occitanie et dans l'affirmative, quels seraient les éléments politiques, militaires et financiers à prendre en compte ?

Luigi di Moglio regarda un court instant le pape puis, écarta les mains, semblant soupeser à une vitesse prodigieuse chacun des éléments lui venant à l'esprit. Bien plus rompu aux subtilités des conciliabules en haut lieu que François de Cluny, il prit le temps d'avalier une gorgée d'eau puis d'assurer confortablement son assise.

- Saint-Père, débuta-t-il, en posant lentement ses coudes sur les accoudoirs feutrés et en ramenant délicatement ses deux index sous la pointe du menton, pour apporter une réponse à peu près cohérente à ce problème, il convient de partir sur une hypothèse tangible et avant tout, sur une analyse politique de la situation.

- Tout d'abord, par quelle argumentation pourrions-nous justifier l'envoi d'un corps expéditionnaire en Occitanie et plus particulièrement contre Raymond de Toulouse, sans froisser la susceptibilité des puissants seigneurs dont les terres jouxtent son comté. A mon sens, nous n'avons pas grand chose, tout au plus une poignée de monastères pillés ou incendiés et quelques malheureux moines assassinés. De surcroît, rien ne semble officiellement relier ces exactions au

comte Raymond, à ses vassaux, ni même aux cathares qui vivent sur ses terres. En résumé, nous n'avons pas de témoin et aucune preuve.

- En second lieu Votre Sainteté, poursuit d'une voie professorale le prélat, essayons d'examiner les réactions potentiellement envisageables, ainsi que les éventuelles implications ou développements aléatoires. Toulouse est un Comté riche et puissant tant sur le plan économique que militaire. Il est un nœud de communication stratégique pour les échanges commerciaux entre la péninsule Ibérique et le reste du continent. De fait et depuis longtemps, il est l'objet de la convoitise d'un certain nombre de monarques, à commencer par celle du roi Philippe de France qui aimerait étendre ses frontières sud et s'assurer ainsi le contrôle de ce pesant voisin. Ensuite, le roi Pierre d'Aragon pour qui, la possession de ce Comté annihilerait le problème de la frontière naturelle que constituent les Pyrénées. N'oublions pas le roi Jean d'Angleterre, Duc de Guyenne, pour qui la mainmise sur le comté toulousain permettrait la prise en tenaille et l'étouffement de son ennemi juré, le Roi de France. Voilà pour les plus importants Saint-Père, le reste, ajouta Monseigneur di Moglio, balayant l'air de sa longue main droite, il ne me paraît pas utile d'en parler à ce stade. Dans l'hypothèse d'une intervention armée et dans la perspective la plus favorable, nous pourrions envisager d'établir une base de départ depuis le Duché de Narbonne, puisque Monseigneur Arnaud Amaury, ici présent, est de notre bord. Toujours dans cette perspective, nous devrions tabler inmanquablement sur une riposte simultanée du comte Ramon de Foix, de celui de Toulouse évidemment, ainsi que du Vicomte de Carcassonne, de Béziers, d'Albi et du Razès.

L'archevêque interrompit un instant son exposé de stratégie politico-militaire pour survoler d'un regard amusé ses interlocuteurs, tel un professeur face à une classe de cancre. Innocent III perçut la raillerie et y coupa court immédiatement.

- J'ai très bien saisi Monseigneur lui lança-t-il d'un ton acerbe, auriez-vous l'extrême amabilité de poursuivre cette édifiante analyse ?

Luigi Di Moglio, loin d'être destabilisé par la remarque papale, avala une nouvelle gorgée d'eau et reprit calmement.

- La situation pourrait se compliquer rapidement hélas, si le comte de Montpellier, beau-père et allié de Roger Trencavel, décidait de voler au secours de Carcassonne et de sa fille Agnès, coupant ainsi le flanc droit de notre armée et lui interdisant toute progression par le bord de mer. Elle deviendrait carrément catastrophique, dans le cas où le roi Pierre d'Aragon, lié aux comtes de Foix, celui de Montpellier et beau-frère du comte Raymond VI, lui-même seigneur du Marquisat de Provence, décidait d'intervenir dans le conflit. Je crains Votre Sainteté, que dans cette dernière hypothèse, les rois de France et d'Angleterre y voient une menace directe de leurs intérêts respectifs et n'entrent à leur tour dans la bataille. Dans un pareil contexte, il apparaîtrait alors délicat d'anticiper le jeu des alliances et donc de prévoir l'issue de cette guerre.

Fort de la remarque papale précédente, le professeur archevêque ne fit qu'une brève pause pour rassembler ses

idées puis entama la troisième et dernière phase de son développement.

- Reste le problème de la constitution et du financement de ce corps expéditionnaire. Nous pourrions tenter une négociation de concert avec les rois de France, d'Angleterre et d'Aragon en leur faisant miroiter, dès la fin du conflit, un partage équitable des territoires conquis. L'entreprise n'est pas aisée car la France et l'Angleterre, ennemis séculaires, se disputent déjà de nombreuses terres. De plus, le roi Philippe de France est actuellement en conflit sur ses frontières de l'est avec l'Empereur Othon de Germanie. Ensuite, le comte Raymond de Toulouse possède certaines terres qu'il a acquises par la dot de feu son épouse, la princesse Jeanne, la sœur du roi Jean d'Angleterre. Il est évident que ce dernier ne tolérerait pas que ces terres soient mises en partage avec d'autres monarques Européens. J'ajoute pour finir Votre Sainteté et avec tout le respect que je vous dois, que vous avez excommunié le roi Jean et jeté l'interdit sur le royaume d'Angleterre pour le pillage de l'abbaye de Canterbury. Vous avez aussi excommunié le roi Philippe pour bigamie ce qui me conduit à beaucoup de réserve concernant l'aval ou l'appui de ces deux monarques dans l'affaire qui nous préoccupe.

Innocent III se leva de nouveau, fit quelques pas vers les fenêtres donnant sur le jardin privé, écarta l'un des rideaux pourpres et regarda le ciel. Quelques instants plus tard, sans avoir pris la peine de se retourner, il interrogea le prélat.

- Dois-je en conclure Monseigneur di Moglio, que l'option militaire est à bannir définitivement, exception faite d'une situation nouvelle et inattendue ?
- Disons plutôt, Votre Sainteté, qu'il serait opportun soit de l'attendre, soit de la créer.

Le pape demeura quelques instants immobile, puis se retourna brusquement et, pour la première fois depuis le début de cette longue soirée, ses trois interlocuteurs purent déceler un semblant de sourire à la commissure de ses lèvres. Joignant ses deux mains en signe de prière, il revint vers son bureau, puis d'une voix douce demanda.

- Et de quelle manière entendez-vous cela, Monseigneur ?

Légèrement perturbé par le changement de ton aussi inattendu de la part du Saint-Père, Luigi di Moglio poursuivit.

- Votre Sainteté, Raymond de Toulouse est un homme subtil et un fin politique. Il déteste la guerre et lui préfère de loin la médiation. Porter une attaque directe contre lui entraînerait irrémédiablement les conséquences dont nous avons parlé précédemment car il n'hésiterait pas à jouer de ses influences et de ses alliances. Par contre, en concentrant notre action sur les vicomtés Trencavel et en lui promettant le contrôle des terres de son puissant vassal, je pense que nous pourrions négocier a minima sa neutralité, au mieux son ralliement à notre cause, faisant du même coup éclater la coalition Ramon de Foix, Roger Trencavel, Raymond de Toulouse. Dans cette optique, il ne resterait plus qu'un point à régler, le casus belli, car comme je vous l'ai indiqué au début de mon intervention, nous n'avons pas de prétextes suffisamment

solides pour déclencher une croisade. Seul, un fait très grave contre l'autorité de l'Eglise et mettant directement en cause la famille Trencavel, nous offrirait l'opportunité d'exhorter la masse dans les différents royaumes et d'obtenir le statu quo de leur monarque respectif.

L'archevêque avait terminé. Innocent III resta un long moment pensif puis se tourna vers l'abbé de Cluny et Monseigneur di Moglio, un large sourire aux lèvres.

- Je vous remercie tous deux pour ces passionnantes analyses et les précieuses informations que vous m'avez apportées. Il est très tard mes fils et j'ai encore à m'entretenir avec Monseigneur Amaury. Vous pouvez donc disposer, l'officier de garde va vous conduire à vos appartements respectifs où vous pourrez prendre un repas et un repos bien mérité. Bonne nuit.

Les deux prélats se levèrent immédiatement, s'inclinèrent respectueusement et se retirèrent. La porte se referma discrètement laissant face à face les deux hommes qui s'observèrent quelques secondes, puis Innocent III s'avança les deux mains tendues.

- Arnaud, mon cher ami, comme il est agréable de vous revoir après tant d'années. Je vous en prie, nous sommes seuls, laissons de côté le protocole.

Arnaud Amaury prit les deux mains du pape avec affection.

- Lotario, ce fut une immense joie pour moi de recevoir votre convocation à Rome et ainsi de vous revoir.



Les deux hommes s'installèrent confortablement autour d'un verre de bon vin et échangèrent durant plus d'une heure, souvenirs de jeunesse et nouvelles plus récentes, puis Innocent III, délaissa soudain le superficiel pour entrer dans le vif du sujet.

- Que pensez-vous du déroulement de cette entrevue, mon cher Arnaud ?

- A mon sens, l'analyse de Monseigneur di Moglio est fort pertinente et ses suggestions non moins intéressantes, c'est un homme subtil et d'une grande culture, donc précieux.

- Je partage votre avis mon ami toutefois, je ne vois que peu de solutions pour créer les conditions d'une déclaration de guerre, dont nous aurions besoin pour lancer une pareille opération. A part me rendre moi-même à Toulouse ou à Carcassonne pour y attiser la vindicte populaire ou déclencher un incident contre ma personne, la situation restera dans l'impasse

- Je ne pense pas judicieux de vous exposer directement Lotario, de plus, votre haute fonction pourrait retourner l'événement en votre défaveur. Le pape, père de la chrétienté, ne se déplace pas pour visiter un monarque a fortiori, il a encore moins de raisons de le faire pour un comte.

Arnaud Amaury, se délecta d'une gorgée de vin puis prit soudain un regard de conspirateur. Bien que personne d'autre ne soit dans la pièce, il reprit la parole à mi-voix.

- Je suis votre ami Lotario, et c'est un fait que beaucoup ignorent. J'ai un plan qui devrait permettre, si tout va bien, d'obtenir les conditions d'une intervention armée dont vous avez besoin. Il me faudra cependant bénéficier de votre

confiance absolue quoi qu'il se passe, car nous devons, pour vous protéger, éviter tout contact ou échange épistolaire avant le début des hostilités. Lorsque la phase militaire commencera, il faudra me nommer chef spirituel de cette croisade, je serai ainsi au plus près pour orienter les opérations et contrôler leur déroulement dans notre intérêt commun.

Innocent III passa délicatement la main sur la surface de son bureau, semblant en chasser un insecte virtuel. Après un court moment de réflexion, il prit la parole.

- Si vous êtes à Rome mon ami, c'est que ma confiance vous est toute acquise et qu'effectivement j'ai besoin de vous. Alors, que Dieu tout puissant dans son infinie sagesse daigne nous guider.

## **Aux environs de Castelnaudary, mi-janvier de l'an 1208.**

La caravane reprit sa lente progression sur le chemin enneigé. Après deux heures d'un trajet pénible, sur des sentiers rendus quasiment impraticables par la boue, une halte fut ordonnée de façon à nourrir hommes et chevaux puis, après un repas frugal, l'équipée poursuivit sa route. Pierre de Castelnaudary était de bonne humeur, la journée était ensoleillée et son plan prenait tournure. Il discuta longtemps avec l'évêque afin d'affiner la stratégie qu'ils utiliseraient de concert face au bouillant Roger Trencavel, puis bercé par le tangage du chariot, il décida de s'octroyer quelques minutes de sieste. La caravane n'était plus qu'à quelques lieues de Castelnaudary lorsque le chef d'escorte s'écroula telle une masse, l'œil transpercé par un carreau d'arbalète. Avant même de pouvoir esquisser le moindre geste de défense, le reste de l'escorte fut anéanti par une nuée de flèches, de lances, de pierres et de haches. Une vingtaine de brutes, à l'allure de bandits de grands chemins, bondit des fourrés pour encercler le groupe de survivants. Le légat, un moment surpris, sortit telle une furie du chariot et, sur un ton qui n'admettait pas la réplique, interpella les assaillants.

- Etes-vous devenus fous marauds, d'oser ainsi porter la main sur l'envoyé du pape et son escorte ?

- Mille excuses Monseigneur, répondit en avançant vers lui un jeune homme à l'allure racée. Nous ignorions que ces chariots transportaient d'aussi éminents personnages.

- Misérables vermines, vous n'êtes même pas capable de reconnaître les armoiries du Saint-Siège, je pourrais tous vous faire pendre au plus hautes fourches patibulaires de la région si vous ne déguerpissez pas sur-le-champ.

- Je n'en doute pas un instant Monseigneur, mais je crains hélas, que le Très-Haut ne vous accorde pas le temps nécessaire pour vous permettre d'assister d'ici-bas à ce distrayant spectacle.

Le jeune homme se retourna lentement et d'un signe de tête ordonna la tuerie. Quelques minutes plus tard, Pierre de Castelnau et ses infortunés compagnons de route quittaient ce bas monde pour comparaître devant l'Eternel.

Après avoir vérifié qu'aucun des membres de la caravane n'avait échappé au massacre, Gilbert retourna vers son destrier qui paissait tranquillement dans la forêt. Il ouvrit une des sacoches qu'il transportait avec lui pour en sortir un sac rempli de pièces d'or.

- Voici la moitié de la somme convenue dit-il, à l'un des hommes à l'allure de brute, avec un petit supplément que je prends à ma charge. Repartez à Narbonne chercher le reste de ce qui vous revient, voyagez de nuit si possible et tachez de ne point vous faire repérer.

- Ce fut un grand honneur de vous servir Messire, rétorqua l'assassin avec un sourire faussement sincère. Si d'aventure vous aviez un jour besoin de petites mains, vous savez comment nous contacter.

- Où se trouve le jeune homme que vous avez capturé ce matin, demanda Gilbert.

- A quelques centaines de pas à l'est Messire, ficelé à un arbre, vous ne pouvez le manquer, il brame comme un jeune cerf pris dans un filet.

Gilbert attendit que le groupe de tueurs ait disparu dans la forêt, prit son cheval par les rênes et se dirigea à pied vers un monticule de rochers. Du sac qu'il avait précautionneusement dissimulé avant l'embuscade, il extirpa sa tenue de chevalier du comté de Foix qu'il troqua contre ses guenilles, reprit ses armes et enfourcha sa monture.

A peine avait-il parcouru quelques centaines de pas vers l'est qu'il entendit une alternance d'appels de détresse et de jurons. Il guida son destrier vers l'origine des cris, jusqu'à apercevoir la silhouette du jeune homme qui se contorsionnait comme un fou furieux. A sa vue, le jeune Bernard passa spontanément de la colère à la joie.

- Par tous les saints Messire chevalier, c'est la providence qui vous a mis sur ma route.

- Je crois jeune seigneur, que la providence est étrangère à ma présence ici. N'importe qui eut pu vous entendre hurler à dix lieues à la ronde, répondit Gilbert un large sourire aux lèvres.

Il sauta prestement de cheval, sortit sa dague et libéra Bernard de ses entraves.

- A votre âge damoiseau, je préférerais me laisser capturer dans les mailles des filets invisibles de jolies damoiselles.

Bernard eut le petit rire forcé des gens surpris dans une situation burlesque.

- J'aurais préféré Messire, mais alors que je chassais, je fus agressé par une bande de mécréants. J'eus beau me défendre vaillamment en rendant coup pour coup, je finis par céder sous le nombre.

- Je n'en doute pas, bon sang ne saurait mentir jeune seigneur, et je ne puis que m'incliner devant pareille hardiesse. Faites une boule de neige et en attendant, mettez la sur la superbe bosse qui orne votre crâne. Un détail m'échappe damoiseau, pourquoi ces brigands vous ont-ils capturés et laissé ainsi ligotés à cet arbre ?

- Je l'ignore Messire, peut-être espéraient-ils soutirer quelque argent à mon père, mais votre intervention providentielle a fait échouer leur plan. Je reste cependant votre débiteur chevalier, permettez-moi de vous convier dans la demeure familiale où nous saurons vous remercier de vos grâces. Je m'appelle Bernard de Castelnaudary.

- Ce serait avec grande joie mon cher Bernard, mais je suis porteur d'un message urgent pour le vicomte Roger de Carcassonne et il me tarde de m'acquitter de cette mission.

- Il est mon cousin par alliance et je ne manquerai pas lors de ma prochaine visite de lui conter cette aventure.

- Peut-être nous reverrons-nous là-bas Messire Bernard, en attendant, montez avec moi en croupe, nous débusquerons bien une métairie où vous pourrez vous procurer une monture.

Une fois en place, Gilbert éperonna délicatement son cheval qui se mit au trot. Après une courte chevauché, ils débouchèrent de la forêt exactement à l'endroit où se trouvaient les restes de la caravane. Gilbert descendit de cheval, tira son épée et lança sa dague au jeune homme. Il lui fit signe de garder le silence et de contourner les chariots par la gauche. Lui, partit à pas de loup vers la droite. Bernard avait déjà assisté à des exécutions sommaires mais, pour la première fois de sa jeune existence, il découvrait l'horreur

que seule la folie de la guerre peut engendrer. Il était livide et plusieurs fois, à la vue du spectacle de ces corps meurtris ou déchiquetés, son estomac faillit lui jouer un vilain tour. Il s'approcha du chariot le plus luxueux et allait y pénétrer lorsqu'une flèche lui traversa la gorge. Il ne sentit quasiment pas la douleur mais de son artère tranchée jaillit un flot de sang. Il tourna la tête l'air hébété et, à travers le voile noir qui commençait à obscurcir sa vue, il aperçut Gilbert qui posait un arc à terre. Le chevalier s'approcha doucement du jeune homme alors que la mort le devançait à grand pas. Bernard se laissa glisser lentement vers le sol en éprouvant l'étrange sensation de ne plus sentir son corps. Avant de le quitter définitivement, il entendit encore dans le lointain, la voix douce de Gilbert qui l'accompagnait vers l'au-delà.

- je suis navré Bernard, mais Dieu t'a choisi pour être la clé de voûte d'évènements qui vont changer le cours de l'histoire.

Arnaud Amaury était inquiet, cette croisade qu'il pensait rapide commençait mal. Il lui restait quatre mois pour atteindre ses objectifs avant l'hiver et l'armée était en train de piétiner devant Béziers. S'il ne doutait pas de l'issue finale de cette bataille, il lui fallait par contre obtenir une victoire rapide afin de motiver les troupes et pousser leurs chefs à poursuivre les opérations au-delà des quarante jours qu'imposait le service de l'ost. Il était indispensable aussi de ménager la vie des hommes car, au fur et à mesure de la progression des troupes au cœur de cette région hostile, il conviendrait de laisser dans les cités conquises des garnisons

de soutien tout en disposant d'un effectif suffisant pour vaincre, après Carcassonne, les trois dernières citadelles sans courir le risque d'un désastre militaire.

Le légat, épuisé par cette journée stressante venait de se coucher et commençait à s'endormir, lorsqu'un chevalier de la garde de nuit entra dans sa tente.

- Monseigneur, nous venons de capturer une espèce de moine, certainement un hérétique qui tentait de fuir aux abords du camp.

- Passez-le à la question puis pendez-le face aux murailles de la ville répondit Arnaud Amaury, mécontent que l'on dérange son repos.

- Monseigneur, il insiste pour vous voir personnellement et affirme être détenteur d'informations capitales.

- Amenez-le moi, ordonna le légat en maugréant.

Un homme tout de noir vêtu, encapuchonné tel un parfait cathare et enchaîné fut introduit manu militari. Le légat se leva et, dans une démarche théâtrale, gagna l'un des sièges de sa tente.

- Je ne sais pas encore si vos informations seront de nature à vous éviter le châtement réservé aux hérétiques, néanmoins je vous écoute. Soyez bref cependant, car la nuit est bien avancée et au matin, j'aurai encore fort à faire.

- Je vous apporte la solution pour prendre Béziers Monseigneur, dit le prisonnier en relevant la tête.

Arnaud Amaury resta un moment interdit puis se leva, un large sourire aux lèvres.



- Gilbert, mon cher fils, mais par Dieu tout puissant, que faites-vous ici, je vous croyais à Carcassonne ?
- J'y étais Monseigneur, mais le vicomte Roger m'a envoyé ici pour mettre, du moins le pensait-il, sa mère et son épouse à l'abri.
- Dames Adélaïde et Agnès se trouvent actuellement ici, quelle merveilleuse nouvelle.
- En effet Monseigneur, mais pour la suite de notre plan, il me semble plus approprié de les laisser s'enfuir, c'est d'ailleurs le but de cette visite nocturne. Auriez-vous l'extrême amabilité de me faire détacher ?

Le légat eut un éclat de rire et donna les ordres en conséquence. Il remercia les gardes et les pria de se retirer. Une fois seul avec Gilbert, il reprit le dialogue.

- Pourquoi devrais-je laisser fuir une monnaie d'échange aussi précieuse mon fils ?
- Parce que leur capture m'empêcherait de rejoindre Carcassonne. De plus, je doute fort que le vicomte Roger mette en balance le devenir de toute la cité contre la vie de ces deux personnes. Pour finir, je pense que je vous serais infiniment plus précieux dans la peau d'un héros plutôt que dans celle d'un traître ou d'un lâche.
- Demain matin, nous lancerons un assaut général sur toutes les façades de la ville que nous pensons investir dans la journée. Je ne vois pas comment vous pourriez vous en échapper en compagnie de ces deux femmes sans vous faire immédiatement arrêter.
- Monseigneur, j'ai organisé moi-même la défense de cette ville et je puis vous affirmer qu'une attaque massive entraînerait des pertes énormes dans nos rangs, sans garantie

de résultat. Cependant j'ai un plan à vous soumettre qui, me semble-t-il, satisfera à nos impératifs. Il vous sera nécessaire toutefois de patienter un jour de plus.

Gilbert exposa les grandes lignes de son projet au légat puis se fonda dans la nuit pour rallier la cité. Il réussit à rejoindre sa chambre vers deux heures du matin sans se faire repérer et se coucha fort satisfait. Arnaud Amaury avait accepté de réunir l'état-major en pleine nuit pour modifier la tactique établie quelques heures auparavant. Pour laisser le temps à Gilbert d'affiner les détails de son plan, l'attaque prévue serait provisoirement suspendue et la journée du lendemain, consacrée par les croisés à faire de la figuration et panser leurs plaies. Au moment où il somnait dans le sommeil, il pensa avec un sourire qu'il avait été bien inspiré de traîner le cadavre de ce brave prêtre dans les catacombes, avec la chaleur de cette mi-juillet on aurait pu en sentir rapidement l'odeur pestilentielle et de plus, Dieu avait permis dans sa grande miséricorde, que le vieux curé repose éternellement auprès des premiers chrétiens. C'était un privilège auquel peu d'entre eux avaient eu accès.

Malgré le peu d'heures de sommeil cumulées depuis deux jours, il se leva en forme ce matin du vingt et un juillet. Pour donner le change, il se rendit prestement sur les remparts de la ville où la plupart des soldats et beaucoup d'habitants avaient déjà pris place. Il parcourut le chemin de ronde et aperçut, au sommet d'une tour de guet, Messire Olivier en compagnie de quelques chevaliers. Il rejoignit le petit groupe qui observait les mouvements de l'ennemi. Le

spectacle était saisissant. Les croisés avaient fait mouvement dès l'aube et la totalité de la ville se trouvait encerclée.

- Ils se préparent à donner l'assaut, affirma un des chevaliers présents.

- J'en doute Messire, rétorqua Gilbert, l'œil toujours rivé vers les positions des croisés. Si telle était leur intention, ils commenceraient par un bombardement de nos remparts et visiblement ce n'est pas le cas.

- Vous pensez qu'ils se préparent à nous assiéger, demanda Olivier.

- Regardez dans la forêt Messire répondit Gilbert, ils abattent des arbres pour fabriquer des herses et des barricades afin d'empêcher toute tentative de sortie. Je crois, en effet, qu'ils se préparent pour un siège.

- Il faut dès à présent rationner les vivres et l'eau pour tout le monde ordonna Olivier, mettez aussi les deux tiers de la garnison au repos, les hommes assureront la surveillance par roulement sur trois jours.

Olivier regagna le donjon suivi de ses conseillers. Ils se réunirent dans la salle d'armes afin de déterminer les nouvelles dispositions à prendre face à ce revirement inattendu de la situation.

- Avec les mesures de rationnement, nous pourrions tenir un mois, un mois et demi tout au plus, que suggérez-vous si le siège perdure Messires, interrogea Olivier.

- Nous pourrions tenter de faire sortir des messagers en pleine nuit pour chercher du renfort dans toutes les vicomtés, avança un des conseillers.

- Dans l'hypothèse où nos messagers arriveraient à franchir les lignes ennemies, ils ne pourraient rameuter qu'une

vingtaine de milliers d'hommes et en rase campagne, ils n'auraient aucune chance face à notre agresseur, rétorqua un autre.

- Nous pourrions en envoyer vers Foix et Toulouse reprit le premier, avec leur appui nous aurions une chance de vaincre cette armée.

- Le comte de Foix ne se sent pas menacé, car il est sous la protection du roi Pierre d'Aragon. Quant au comte Raymond, il ne s'opposera pas à cette croisade ordonnée par le pape pour voler au secours de vicomtés dont il espère un jour prendre le contrôle, expliqua Olivier.

- Les croisés ne prendront pas le risque d'attendre aussi longtemps intervint Gilbert, leur cohésion risquerait de se disloquer. Partant de ce constat, soit ils attaqueront dans quelques jours lorsque notre surveillance aura tendance à se relâcher, soit ils tenteront une nouvelle négociation.

- Si je vous comprends bien Gilbert, vous proposez de leur laisser l'initiative.

- Actuellement, je ne vois pas d'autre solution envisageable Messire. Nous sommes en mesure de repousser leurs assauts et le temps, contrairement aux apparences, joue en notre faveur.

- Dans ce cas, mettons à profit ce délai pour améliorer notre système défensif conclut Olivier.

Le reste de la matinée se déroula tranquillement. Chacun reprit ses occupations quotidiennes et, excepté le fait d'être cloîtré dans la ville, on aurait pu se croire en temps de paix. Gilbert donna ses cours de latin et de poésie si chers à Dame Adélaïde, le reste des responsables de la cité s'octroya un repos bien mérité.

En milieu d'après midi, des cris fusèrent depuis le haut des tours de guet, soldats et hommes s'armèrent et se ruèrent sur les remparts pensant à une attaque soudaine des forces ennemies. Parallèlement, dans le camp adverse, régnait un vacarme assourdissant. Les hommes hurlaient et frappaient leur bouclier du plat de leur épée. Entre les deux belligérants, un détachement de deux mille cavaliers, le comte Raymond VI à sa tête, les épaules recouvertes d'une cape frappée de la croix rouge, venait faire son devoir de bon chrétien. L'ambiance fut morose ce soir là dans la ville. Le basculement soudain et fort opportun du Toulousain dans le camp ennemi, anéantissait les ultimes espoirs d'une coalition occitane et par conséquent, la possibilité d'équilibrer les forces en présences. Les citadins regagnèrent promptement leur habitation et en même temps que la nuit, tomba sur la cité un silence pesant.

Bien avant le lever du jour, Gilbert se glissa silencieusement dans les couloirs pour sortir du donjon. Il se rendit jusqu'à l'église et y pénétra par le presbytère. De là, il descendit dans la crypte, referma doucement la lourde porte derrière lui et dégagea, à l'aide d'un pieu, le couvercle du seul sarcophage qui n'était pas scellé. Il s'empara d'une torche et, comme la veille, descendit les anciennes marches taillées dans la pierre pour atteindre les catacombes. Il parcourut l'étroit couloir encadré d'emplacements sculptés à même la roche et dans lesquels dormaient depuis des siècles les corps décharnés des premiers chrétiens. Au bout de ce long tunnel, il gravit à nouveau une dizaine de marches et souleva une trappe de bois qui donnait accès sous l'autel d'une minuscule chapelle en ruine. Il dissimula sa torche

dans le couloir des catacombes et sortit de sous l'autel. Il s'approcha d'un des murs éventrés, attendit quelques minutes que ses yeux s'accoutument à l'obscurité, puis regarda au dehors. A plus de trois cents pas, par une nuit aussi claire, il pouvait parfaitement distinguer les tours et remparts de la ville ainsi que le halot de lumière qui s'élevait au-dessus d'elle. Beaucoup plus proche, à peine cent pas à l'opposé, il voyait distinctement les tentes de l'armée des croisés. Il s'en approcha à pas de loup, il ne voulait pas réitérer les péripéties de la veille qui avaient failli lui coûter la vie. Il repéra un garde à moitié endormi, le contourna et lui mit sa dague sous la gorge.

- Je suis des vôtres lui murmura-t-il à l'oreille, conduis-moi auprès de Monseigneur, il m'attend.

Le bidasse, plus surpris qu'apeuré, ne chercha pas à discuter, il en déduisit qu'étant encore de ce monde, l'homme qui l'avait agressé devait être forcément de son côté. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il se leva péniblement et escorta le visiteur nocturne vers le centre du campement.

Arnaud Amaury attendait son espion dans sa tente, en compagnie de Simon de Montfort et de Bouchard de Marly.

- Bonsoir Gilbert lança-t-il joyeusement, je vous présente Messires de Montfort et Bouchard de Marly, qui sont les seuls à connaître votre rôle dans toute cette affaire.

- Monseigneur, Messires, répondit Gilbert en inclinant la tête avec déférence, est-ce que vos hommes sont prêts ?

- Ils le sont mon fils, et Messire de Marly en prendra le commandement.

Le quatuor sortit de la tente archiépiscopale pour prendre la direction du nord. A la limite du camp des croisés, ils parcoururent encore une centaine de pas pour pénétrer dans celui des routiers. Arnaud Amaury avait des principes. Les mercenaires, qui combattaient uniquement pour l'argent, étaient bons pour les coups durs, mais il lui paraissait indécemment de les mélanger aux valeureux soldats qui se battaient théoriquement pour la gloire de Dieu et de l'Eglise romaine.

Ils se rendirent jusqu'au centre du camp des parias où environ trois cents routiers les attendaient. Comme le légat l'avait ordonné, les hommes étaient équipés du strict minimum, un heaume, une épée et une dague. L'étroit passage qu'ils devaient emprunter n'autorisait pas en effet le port d'un encombrant bouclier et encore moins d'une armure.

Bouchard de Marly donna quelques consignes puis, se tournant vers l'archevêque, lui demanda :

- Monseigneur, une fois dans la place, comment devons-nous séparer les bons chrétiens des hérétiques ?

- Mon fils répondit Arnaud Amaury, s'ils se rendent sans résistance nous aviserons, dans le cas contraire, il ne nous appartiendra plus de séparer le bon grain de l'ivraie, alors tuez les tous, Dieu retrouvera les siens.

Personne ne dit mot et le commando, Gilbert en tête, prit le chemin de la chapelle en ruine. Le groupe mit presque une heure pour franchir l'étroit boyau des catacombes et se retrouver dans l'église de Béziers. Bouchard de Marly n'était pas particulièrement sentimental mais c'était un noble

imprégné des valeurs traditionnelles de la chevalerie. Il monta les quelques marches de l'autel et prit la parole.

- Dès que le soleil poindra à l'est, nous sortirons d'ici pour ouvrir la porte nord de la cité face à laquelle se trouvera concentré le gros de nos forces. Nous ne ferons rien d'autre que de laisser l'armée investir cette ville. N'oubliez pas, vous laisserez passer Messire Gilbert, l'homme qui nous a conduit jusqu'ici ainsi que les personnes qui l'accompagneront et, pour finir, aucun d'entre vous ne rentrera dans le presbytère sans mon accord.

Personne parmi les routiers ne fit le moindre commentaire cependant, l'avant-veille, ils avaient perdu plus de deux cents des leurs dans des conditions terribles et ils savaient ce qu'ils leur restaient à faire.

Gilbert rejoignit sa chambre après avoir visité chacune des sentinelles et échangé quelques mots d'encouragement avec elles. La nuit touchait à sa fin et il n'avait plus qu'une heure à attendre avant le lever du soleil. De peur de s'endormir, il décida de s'allonger un moment sur son lit et de lire, à haute voix, le prochain thème latin qu'il enseignerait à Dame Adélaïde.

L'aube de ce vingt deux juillet naquit, enveloppée du voile de la mort. Comme prévu, les routiers s'élançèrent vers la porte nord, massacrant au passage quelques malheureux citadins qui, à cette heure matinale, gagnaient leur lieu de travail. La porte fut ouverte en quelques minutes, après des combats sporadiques avec les gardes qui tentaient vainement de retarder l'inévitable. Le reste des routiers, qui constituait



la première vague d'assaut, se rua dans les murs de la cité. C'est à ce moment que Bouchard de Marly et les autres seigneurs en perdirent complètement le contrôle.

Durant toute la matinée, la malheureuse population fut livrée à une sauvagerie dont seule la bête humaine est capable. Les viols précédèrent aux massacres, aux pillages et aux incendies. Nul ne fut épargné, pas même les nourrissons, ni les quelques religieux qui avaient décidé de partager le sort de la population. Vers midi, les brutes, rassasiées du sang de leurs victimes, se partageaient tranquillement le butin au beau milieu de ce paysage d'apocalypse.

*(Etrangement, l'histoire de la croisade contre les Albigeois a retenu comme symbole des massacres perpétrés par l'armée papale le bûcher collectif sur lequel périront, trente cinq ans plus tard, deux cent cinquante cathares à Montségur. Les dix mille victimes de Béziers sombreront dans l'oubli. NDL )*

A l'heure où les routiers s'employaient à ouvrir la porte nord, Gilbert se précipitait dans les appartements de Dame Agnès et de sa belle mère. Il leur annonça que les croisés entraient dans la ville et qu'il fallait fuir de toute urgence. Agnès semblait terrorisée, aussi, elle se vêtit rapidement. Dame Adélaïde au contraire, nullement impressionnée, prit le temps de se coiffer, de masquer son visage et de mettre ses bijoux. Si la mort venait à sa rencontre, autant l'accueillir revêtue de ses plus beaux atours. La nouvelle de l'assaut avait circulé comme une traînée de poudre, la population prise de panique courait en tous sens, tandis que quelques hommes valeureux et les chevaliers

Biterrois tentaient un combat désespéré pour bouter l'ennemi hors de la cité.

Gilbert profita de cette cohue pour prendre, en compagnie des deux femmes, la direction du presbytère. En chemin, il dut éventrer deux routiers qui, n'ayant pas suivi les ordres, essayaient de lui barrer la route. Le trio pénétra dans la demeure de feu le curé et Gilbert referma la porte à clé derrière lui. Durant quatre heures, ils assistèrent impuissants au déchaînement de folie sadique qui s'était emparé des assaillants. L'odeur âcre du sang envahissait les rues tandis que gisaient çà et là les cadavres décapités, éviscérés ou démembrés de victimes de tous âges.

Peu avant midi, Gilbert entendit un chahut intense dans l'église. Par une porte dérobée du presbytère, il se rendit dans la sacristie où, par une ouverture dissimulée dans le mur, il put apercevoir environ mille personnes et quelques prêtres, cherchant refuge dans la nef de la maison de Dieu.

Faisant fi du concept sacré de ce lieu saint, quelques centaines de routiers y pénétrèrent l'épée à la main, massacrèrent les malheureux agenouillés et en prière. Ils amenèrent ensuite des ballots de paille, les jetèrent sur les morts et les agonisants puis, y mirent le feu. En quelques minutes, l'église Sainte Marie Madeleine, dont la plus grande partie de la structure était en bois, devint la proie des flammes.

Gilbert était en colère, ces abrutis, pensa t-il, risquent de faire échouer le plan. Il lui fallait fuir plus tôt que prévu,

rejoindre la crypte et descendre dans les catacombes, parcourir le long et étroit boyau avant que la fumée ne l'envahisse et qu'ils y meurent étouffés.

Il alla chercher les deux femmes. Ils traversèrent rapidement le cœur de l'église en flammes où une odeur abominable de chair brûlée les prenait à la gorge. Comme la veille, il ouvrit le tombeau vide et aida les dames à descendre. Il tenta vainement de repousser la lourde pierre tombale qui dissimulait l'accès du cimetière souterrain afin de limiter la propagation de la fumée et de la chaleur, mais à bout de force et à moitié suffoqué, il finit par renoncer. Dans cette quasi-obscurité, Gilbert ouvrit le chemin suivi par Agnès qui lui tenait la main et dame Adélaïde qui fermait la marche. Au bout d'un trajet qui leur sembla avoir duré une éternité, ils débouchèrent dans la chapelle en ruine où ils prirent quelques minutes pour respirer l'air pur et évacuer l'odeur de fumée et de chair calcinée dont ils étaient imprégnés. Gilbert intima aux deux femmes de rester dissimulées derrière les murs et de faire silence. Il effectua rapidement le tour de la chapelle, essayant de déceler, aux travers des failles, la présence éventuelle de l'ennemi.

Arnaud Amaury avait pris les dispositions nécessaires pour que le destin fasse correctement les choses. Deux braves vilains, armés d'une simple lance, étaient affectés à la garde d'une dizaine de chevaux et de trois mules curieusement équipées de vivres et de gourdes d'eau. Gilbert pensa que, compte tenu du traumatisme lié aux horreurs vécues dans la matinée, les deux femmes n'y trouveraient rien d'étrange. Il avança vers les deux hommes en silence, tel un tigre

progressant vers sa proie, puis il bondit. Les deux gardes moururent sans avoir vu le visage de leur assassin. Il retourna chercher ses deux compagnes, les aida à se mettre en selle, attacha entre eux trois destriers de rechange et les mules. Quelques instants plus tard, le petit groupe avait disparu à l'abri de la forêt.

Ce n'est qu'en milieu d'après-midi que le légat, escorté de Simon de Montfort et du reste de l'état-major pénétra enfin dans la ville en flammes. Ils parcoururent les rues jonchées de cadavres et d'agonisants sans montrer une once de compassion. Arrivés sur le parvis de l'église, dont les arches et la toiture effondrées finissaient de se consumer, Arnaud Amaury descendit de cheval et s'agenouilla. Il tenait à remercier par une fervente prière, Dieu tout puissant, dont le bras armé avait châtié sans pitié les hérétiques et leurs complices.

Dieu dut lui parler, on ne sait en quels termes, car il se releva prestement, enfourcha sa monture et retourna au campement sous les regards circonspects des grands barons de la croisade. Il pénétra dans sa tente, l'air furieux et fit signe aux seigneurs de le suivre. Soudain, il entra dans une violente colère.

- Aucun d'entre vous n'a su maîtriser cette bande de brutes, assoiffée de sang et d'or.

- Mais Monseigneur, tenta d'intercéder Simon de Montfort, vous avez ordonné vous-même de tous les éliminer.

- Vous n'avez donc pas réfléchi Messeigneurs, éliminer les habitants, c'est ce que j'avais ordonné, mais en aucun cas, il ne fallait brûler la ville. Nous devons par sécurité conserver

une garnison d'appui dans cette cité, de façon à empêcher une tentative de contre-attaque sur nos arrières. Maintenant, où et comment allons-nous l'installer et l'entretenir ?

Les regards interrogateurs se croisèrent.

- Il doit bien rester quelques maisons habitables, lança Eude de Bourgogne.

- Vous étiez avec nous me semble-t-il Messire, répondit aigrement le prélat. En avez-vous vu beaucoup ?

- Peu à vrai dire Monseigneur.

- Bien, puisque nous sommes d'accord sur ce pitoyable constat, nous allons retourner en ville afin d'arrêter immédiatement les exactions de ces barbares. Nous réquisitionnerons la totalité de l'armée, pour remettre quelques lieux en état, faire disparaître les corps et approvisionner en vivres la garnison. Pour le reste, elle se débrouillera. Nous devons nous mettre en route au plus tard dans quatre jours, ordonna le légat.

Une partie des soldats alla couper du bois pour monter des bûchers et façonner des poutres, une autre creusa d'immenses fosses communes, une troisième, essentiellement composée d'artisans, remit en état ce qui pouvait l'être tandis qu'un groupe plus restreint parcourait la campagne à la recherche de provisions. Ils durent, au passage, pendre quelques paysans récalcitrants qui refusaient de participer à l'effort de guerre, mais globalement tout se passa pour le mieux.

La nuit commençait à recouvrir la forêt lorsque Gilbert décida de faire halte dans un village. Le trio

parcourut dans un premier temps les rues apparemment désertes, avant de s'immobiliser devant une auberge. Gilbert descendit de cheval et frappa à la porte. Manifestement, il n'y avait plus aucun signe de vie. Il y entra, fit un tour rapide et en ressortit pour visiter à la hâte les maisons mitoyennes. Le village avait été déserté. Les gens, certainement terrorisés, avaient tout abandonné sur place. Il comprit immédiatement que quelques habitants de Béziers avaient réussi à échapper à l'anéantissement et que la nouvelle allait se propager à la vitesse de l'éclair. Ils s'installèrent pour la nuit dans l'auberge. Ces dames de noble lignée étant peu au fait de l'art culinaire, il dut lui-même jouer les apprentis cuisiniers pour leur concocter un brouet estampillé gastronomie spartiate. Depuis leur évasion, aucun des trois fuyards n'avait échangé la moindre parole et même les rudiments de la bienséance, qui consiste à se répandre en compliments devant un plat absolument abject, n'avaient pas été respectés. C'est pourtant à la fin du repas que Dame Adélaïde décida de briser la glace.

- Vous avez eu une chance extraordinaire mon cher Gilbert, d'avoir découvert ce passage souterrain par lequel nous avons fui.

Gilbert regarda Adélaïde droit dans les yeux. Il commençait à craindre qu'elle ait aperçu le cadavre du prêtre dans les catacombes et qu'elle éprouve des soupçons à propos des étranges et heureuses coïncidences qui avaient marqué les différentes étapes de leur évasion. Il décida cependant de feindre l'innocence.

- Je n'ai personnellement rien découvert Madame, c'est Messire Olivier qui inquiet de la situation, m'a révélé ce

secret qu'il partageait avec le prêtre. Il m'a ordonné de vous aider à fuir et de vous protéger en cas de chute de la cité.

Adélaïde l'observa un moment de ses yeux noirs impénétrables puis revint à la charge.

- Il me semble non moins étrange que ces soudards l'aient découvert à point nommé, car c'est bien par là qu'ils sont entrés dans la ville n'est-ce pas ?

Gilbert réfléchissait rapidement. Cette espèce d'interrogatoire ne lui disait rien qui vaille. Si Adélaïde pressentait quelque chose, il devenait hors de question de rejoindre Carcassonne avec les deux femmes, c'eût été se jeter directement dans la gueule du loup. Il se dit que dans ce village isolé, sans aucun témoin, il lui serait facile de les supprimer toutes les deux. Il lui resterait une bonne journée pour maquiller son crime, soit en l'imputant à des pilleurs de passage, soit aux croisés, il improviserait.

- Je pense en effet que ces soudards comme vous le dites, ont pris le même chemin que nous. J'ignore par contre comment ils ont pu en découvrir l'existence.

- Pensez-vous que notre jeune compagnon de voyage, Messire Hubert, ait survécu au massacre ?

- Je crains hélas Madame, que ces bouchers ignorent totalement les règles élémentaires de la chevalerie, vous avez pu le constater par vous-même dans l'église. Ils n'ont fait montre d'aucune pitié pour les enfants, les femmes ou encore pour les prêtres. J'imagine qu'aucun des chevaliers ou des soldats n'a survécu comme c'eût pu être mon cas si je n'avais reçu ordre de vous accompagner dans la fuite.

- Vous semblez le regretter mon cher Gilbert.

- Mon cœur me poussait à combattre Madame, la responsabilité et l'honneur de ma parole à fuir. J'ai choisi l'honneur.
- Dame Agnès et moi vous en sommes infiniment reconnaissantes cher Gilbert, maintenant je vais prendre un peu de repos, bonne nuit.

Gilbert rejoignit sa chambre quelques minutes après le départ des deux femmes. Malgré la fatigue, il ne s'endormit pas tout de suite. Il avait décidé d'agir au matin. Il lui restait à déterminer s'il allait les égorger, dissimuler leurs bijoux et simuler un viol, pour la version brigands, ou les étrangler puis les pendre à un arbre, style croisés.

Arnaud Amaury profita de ces quatre jours d'immobilisation pour envoyer une missive au pape. Il informa notamment Innocent III de cette magnifique victoire de l'Eglise sur la lèpre cathare, il lui raconta le ralliement soudain du comte Raymond VI à la cause de la croisade, raison pour laquelle il avait pris l'initiative de lever l'excommunication. Il recommanda toutefois à Sa Sainteté de ne pas lui rendre les sept forteresses qu'il avait cédées à l'Eglise en gage de sa bonne foi et dont il réclamait depuis la restitution. Il utilisa ensuite le reste de son temps à peaufiner avec les chefs de l'armée, la suite des opérations. En tant que chef spirituel de la croisade, il avait ordonné la marche sur Carcassonne mais, après de longues et pénibles palabres, il s'était rendu à la raison. Il fallait que l'armée occupe chaque fief et chaque lieu fortifié, sur la route allant de Béziers à Carcassonne, de façon à empêcher l'adversaire de s'installer



solidement sur ses arrières et ainsi profiter de la saison hivernale pour la prendre à revers.

Les cartes d'état-major n'existant pas à l'époque, Simon de Montfort expédia des éclaireurs jusqu'au plus près du bastion des Trencavel, afin de déterminer le nombre de petites forteresses à prendre ou à détruire et évaluer le temps que mettraient les croisés pour atteindre l'objectif principal, Carcassonne.

Si ce n'est les désagréments causés par les travaux de fossoyage et de remise en état partielle de la cité en ruine, l'armée passa trois jours de repos bien mérité, « ça use les nerfs et les muscles d'exterminer une ville entière ». Toujours installés au bord de l'Orb, les soldats profitèrent des interruptions de début d'après-midi pour se baigner dans le fleuve et rafraîchir ainsi leur organisme soumis en cette fin du mois de juillet à une chaleur de plomb. Le soir, autour de centaines de feux de camp, les hommes meublaient les soirées en parlant du pays, de leurs femmes et de leurs enfants, en se racontant leurs exploits guerriers lors de cette dure bataille ou d'autres, que certains parmi eux avaient déjà menées. Les plus roublards tentaient, au travers de jeux d'argent souvent truqués, de faire fructifier leurs avoirs durement acquis lors du pillage de la riche cité et sur cent mille individus, le pourcentage de pigeons était considérablement élevé. Les malheureuses victimes biterroises, ayant prévu un long siège, victuailles et boissons furent consommées à foison.

L'état-major, l'archevêque en tête, était lui aussi au bord de l'extase. Chaque jour que Dieu faisait, les nouvelles arrivant des éclaireurs les comblaient de joie. La plupart des points fortifiés et des villages avaient été abandonnés par leurs occupants. Ces pauvres gens avaient pris le chemin de la forêt ou des quatre grandes forteresses encore en mesure de leur offrir secours et protection, en abandonnant sur place leurs maigres possessions.

La veille du départ, Arnaud Amaury réunit une dernière fois les barons de la croisade pour déterminer quels étaient les effectifs à implanter dans Béziers ainsi que dans les cinquante autres fiefs qui jonchaient la route allant jusqu'à Carcassonne. Le point le plus délicat était de savoir lesquels de ces grands seigneurs accepteraient de laisser une partie de leurs chevaliers et hommes d'armes loin de leur contrôle et quelles seraient les contreparties négociables. Des tractations de marchands de tapis se déroulèrent durant plusieurs heures, entrecoupées de long monologues et d'éclats de voix. Cependant, vers minuit, un compromis acceptable pour chacun fut enfin trouvé et les chefs de la croisade purent rejoindre leur tente pour y finir paisiblement la nuit.

Gilbert se leva une nouvelle fois tôt ce matin-là. Il avait opté pour l'exécution des deux femmes par un groupe de brigands. Sa première idée, consistant à faire porter la responsabilité du crime par des croisés, ne lui convenait pas. En effet, ni d'un bord ni de l'autre, on aurait admis que ces deux personnes importantes soient éliminées sommairement,

alors que vivantes, elles constituaient une monnaie d'échange non négligeable.

Son scénario était terriblement simple, selon ses prévisions, dame Adélaïde descendrait la première car Agnès, rejoignant son cher et tendre époux, passerait plus de temps en préparatifs typiquement féminins. Il assommerait et neutraliserait d'abord la plus âgée des deux femmes car il était important de ne pas être maculé de son sang pour entrer dans la chambre d'Agnès. Il ferait ensuite le tour du village silencieusement, puis reviendrait vers l'auberge au grand galop en simulant la crainte d'un danger imminent, ce qui lui donnerait un excellent prétexte pour se faire ouvrir la porte de sa chambre. Une fois à l'intérieur, il la tuerait, simulerait un viol, la dépouillerait de ses bijoux et autres objets de valeur, puis redescendrait terminer sa sale besogne en trucidant dame Adélaïde et en y ajoutant quelques compléments sadiques pour faire plus vrai. « On fait les choses bien ou on ne les fait pas ».

Son plan n'était pas de tout repos. Il lui fallait encore faire croire à un pillage systématique du village et donc mettre les quelques habitations sens dessus-dessous, dissimuler les bijoux et autres biens de ses victimes, se débarrasser discrètement des mules et des chevaux. Jusqu'à ce point-là de son sinistre dessein, le processus était parfaitement établi. Après les meurtres et le pseudo-pillage, il enterrerait les biens et autres valeurs, puis ferait un crochet par le sud, jusqu'à tomber sur un brave paysan à qui, dans un élan de générosité, il offrirait les cinq chevaux et trois mules égarés. Cependant un détail, pour lequel il n'avait pas encore

trouvé de réponse, manquait à son machiavélique projet. Comment expliquer son absence ou son incapacité à défendre les deux femmes durant tout ce temps ? En clair, qu'allait-il raconter au vicomte Roger ?

Gilbert était perdu dans ses pensées lorsqu'il perçut un craquement dans les escaliers de bois donnant accès aux chambres. La première victime descendait, il lui fallait se préparer à agir au moment opportun. Quelques secondes plus tard, comme il l'avait prévu, dame Adélaïde faisait son entrée dans la salle.

- Bonjour Gilbert, vous êtes bien matinal. Avez-vous bien dormi, lança la nouvelle venue.

- Peu Madame, toute la nuit je n'ai cessé de revoir tous ces pauvres innocents massacrés sans vergogne et mon impuissance à agir m'a fortement tourmenté.

- Je le suis tout autant que vous mon cher, que Dieu ait pitié de leur âme, mais comme vous le dites vous-même, nous étions totalement impuissants. L'important, aujourd'hui, est de rejoindre le plus rapidement possible Carcassonne afin d'informer mon fils le vicomte de la situation.

- Dès vos préparatifs terminés, nous reprendrons la route car jusqu'à ce que nous soyons à l'abri de la cité, nous courons un grand danger. J'ai fait chauffer du lait et j'ai trouvé du pain, en voulez-vous un peu ?

- Avec plaisir, vous êtes un fils pour moi ajouta Adélaïde en riant.

- Asseyez-vous Madame, je vous apporte cela répondit Gilbert avec un large sourire.

La vicomtesse prit place à l'une des tables de bois en tournant le dos à la cuisine. Gilbert s'y rendit à pas lents, parcourut du regard les nombreux instruments de travail et jeta son dévolu sur un lourd tisonnier en bronze. Il versa le lait bouillant dans un bol en terre cuite et fit un premier trajet.

- Prenez garde Madame, il est très chaud, je vous amène le reste.

Pendant que la femme trempait prudemment ses lèvres dans le breuvage, Gilbert s'empara du tisonnier et s'approcha doucement de la porte entrouverte. Il jeta un coup d'œil rapide à l'escalier dans le but de vérifier l'absence d'Agnès, puis fixa son regard sur la nuque de sa proie.

- Avez-vous repensé à notre conversation d'hier soir Gilbert, l'interrogea Adélaïde sans se retourner.

- En partie Madame, mais à quoi faites-vous allusion ?

- Au fait que ces barbares aient pu découvrir le passage secret qui menait à l'église. Je crois avoir identifié le scélérat qui leur a livré la ville et ses habitants.

La main de Gilbert se crispa sur le manche du tisonnier à en avoir mal.

- Dame Agnès et moi en avons discuté avant de nous endormir. Rien ne vous a interpellé mon cher ?

- Rien de particulier Madame et pour être tout à fait honnête avec vous, je ne vois pas qui et pourquoi une telle trahison.

La femme se tourna lentement, ce qui laissa à Gilbert le temps de dissimuler son arme improvisée et reprit avec un sourire narquois.

- Vous m'aviez accoutumée à plus de sagacité mon cher fils, la disparition soudaine du curé ne vous a-t-elle pas étonnée.
- Dans le chaos qui régnait partout autour de nous, je n'y ai prêté aucune attention. Comment l'interprétez-vous ?
- Il a eu peur tout simplement, il nous a vendu aux croisés, tel Juda avec le Christ pour payer le prix de sa misérable existence. Puisse le Tout-Puissant le châtier comme il le fit naguère pour l'Isariote.

Gilbert ne répondit pas, il alla déposer le tisonnier sur son support, respira plusieurs fois à plein poumons pour rassembler ses idées, prit le pain et vint s'installer en face d'Adélaïde.

- J'ai cru que vous le gardiez pour vous, dit-elle en riant.
- En fait je réfléchissais à votre hypothèse et, effectivement, je ne vois aucune autre solution. Il eut mieux valu qu'il s'enfuit deux jours plus tôt en compagnie de l'évêque, ce désastre aurait été évité.
- Il reste un religieux de l'Eglise romaine, je pense au contraire qu'il aurait révélé au légat du pape l'existence de ce passage secret. Nul ne peut affirmer ce qu'il serait alors advenu. Peut-être qu'un jour plus tôt, nous n'aurions pu échapper au massacre.

Agnès fit son apparition au bas de l'escalier. Gilbert se leva, la salua respectueusement et prit la direction de la cuisine pour poursuivre son office.

- Vous avez certainement raison dit-il en franchissant la porte, alors prenons cela comme une aide bienveillante de la puissance divine.